

Woonsocket, R. I., sept. 28, 1912.

Mr. G. Monet,
Secrétaire Général,

Cher Monsieur

J'ai reçu votre bienveillante lettre du 11 septembre, et aussi le diplôme de membre honoraire, et je vous en remercie bien sincèrement.

Votre réunion à Woonsocket a laissé un excellent souvenir, et je ne doute pas du succès d'une société aussi bien organisée.

Cordialement,
A. J. POTHIER,
Gouverneur.

LE SIECLE DE LA VITESSE

Chaque siècle, du moins depuis le commencement de l'ère chrétienne, porte ou pourrait porter dans l'Histoire un surnom. On a dit du dix-neuvième siècle qu'il était celui de l'électricité. Et le génial Edison proclamait, en 1901, que le présent serait celui de la vitesse. De la vitesse comprise de toutes manières.

Vitesse dans les modes de transport terrestre et aérien. On pourrait ajouter: souterrain, puisqu'il est question un peu partout de tunnels, de metros ou d'entrées sous sol pour voies ferrées.

Vitesse, non moins, dans nos façons de vivre, de faire les affaires, de contenter notre faim d'amusements, de mettre en tout bouchées doubles.

Tout concourt à seconder cette "vertiginosité", selon le mot d'Henry Bordeaux: la multiplication des applications de l'électricité, de l'air comprimé, de l'hydraulique, et, non moins dans une autre sphère, les récréations cinématographiques, la vulgarisation des mets prédigérés et que d'autres choses eucore...

Mais le présent siècle est celui de la vitesse sans d'autres rapports.

Qui dit vitesse entend surmenage; l'un ne va pas sans l'autre. Et c'est tellement le cas que ceux qui, de gré ou de le voulant pas, sont pris dans le tourbillon, accueillirent comme un évangile le livre du professeur Wagner décrivant les beautés et les bontés de la vie simple et supplant les peuples civilisés d'y retourner.

Dans ce siècle de la vitesse, ce qui vient plus vite, comme corollaire, c'est l'épuisement, c'est la maladie, c'est la mort. Peut-il en être autrement? On double, on triple, on quadruple la demande d'activité à cet ensemble fragile, complexe, généralement grevé de taxes ataviques qu'est notre être physique. Celui-ci donne plus vite, par conséquent il donne moins longtemps. Les statistiques de la longévité humaine sont là: la moyenne de la vie diminue dans nos centres civilisés en proportion de l'emprise de l'intensité de nos modes de vivre.

Et ce n'est pas qu'en haut, dans les classes où, selon le mot populaire, on "travaille de la tête" que cette course à la mort est plus marquée; c'est dans les autres couches également. Peut-être plus en ces dernières, parce que, parlons franc et net, ici on n'a pas pour se garer un peu, pour se réactionner, les notions d'hygiène ou les trucs méo-médicaux des gens de "la haute", ou bien si l'on en a la notion, les moyens pécuniaires manquent pour y recourir. Ce n'est pas tout le monde qui peut se payer du repos dans un sanatorium, un changement d'air ambiant dans le Sud américain, des cures raisonnées et scientifiques.

Conclusions: Ou sortir du tourbillon, ou en prendre son parti tout en faisant des provisions pour l'avenir.

Sortir du tourbillon, c'est plutôt dit que fait, quand c'est de ce tourbillon même que l'on vit tout en mourant... Cruelle antithèse! L'ouvrier peut-il aller moins vite que la machine à laquelle il est en quelque sorte attelé? Il va du même train, ou bien on le remercie de ses services.

Reste à se conformer avec les fatalités des exigences du "siècle de la vitesse", et à faire des provisions pour l'avenir. Or, il n'en est pas de meilleure pour le mari et le père de famille que d'aller vite dans l'accumulation des deniers de réserve, dans l'économie de dollars pour ceux qui resteront après lui une fois le haut du fossé atteint. Les institutions d'assurance-vie, surtout les mutuelles qui sont si accommodantes, sont à secourables, faciles, peu onéreuses.

C'est peut-être une des plus fermes compensations aux laideurs de la vie à outrance de ce siècle de la vitesse que l'existence de sociétés comme l'Alliance Nationale et la facilité d'en tirer fruit. C'est l'antidote, c'est la consolation.

CERCLE OLIER

Il y a quelque temps, notre très dévoué sociétaire, M. Auguste Comte, du cercle Olier, a raconté familièrement à ses confrères, un voyage qu'il a fait aux Antilles. Comme cette causerie sans prétention renferme des détails pittoresques et inédits, nous croyons qu'on nous saura gré de lui donner place dans notre revue.

M. le Président, Messieurs les invités.

Messieurs, Si j'ose ce soir vous faire une conférence, les coupables sont: notre confrère Lapalco et vous tous qui avez applaudi à sa suggestion, et moi-même, j'ai succédé à la tentation, non pas de manger de la pomme, mais de parler de la "graine" du café. Le péché est moins grave, toutefois je ne puis me le faire pardonner par le Ciel et je dois recourir à un avocat. Je m'adresse au plus proche, ce sera sa première mauvaise cause. Ses fonctions de président du cercle Olier l'obligent à me défendre.

Avant de vous parler du café, j'espère vous intéresser, par le récit d'un voyage que j'ai fait il y a un peu plus de cinq ans, chez les producteurs de l'excellent café et nos aînés comme citoyens du Nouveau-Monde. Je veux parler des Antilles, ces perles de la Mer des Caraïbes, comme les appela l'illustre Christophe Colomb.

Comme je trouvais peu d'avantages sur le marché canadien pour l'achat de cafés verts, je décidai un premier voyage et voir de visu une plantation pour en parler ensuite avec compétence. Je n'oublierai jamais ce départ, où il me semble tout mon avenir était en jeu. Après avoir dit adieu à un ami, M. l'abbé Bédard, je cours à la gare Bonaventure; j'y trouvai ma mère; mon frère Henri, mon associé; quelques amis et mon personnel, six employés. Nouveaux adieux, bons souhaits, derniers baisers à ma mère, des polignées de mains de tous et de toutes, les triques. Sur la route de Belaire et Hudson à New-York, rien de particulier; pendant un bref arrêt à Schenectady, je saluai mon frère Alphonse, puis un barbier américain change ma binette de Carnot à la général Boulanger, je suppose que c'était pour effrayer chez les routes pour les New-York, dès cinq heures, je refais un peu de toilette et je décide de marcher de la 42e rue au vieux New-York; rendu à la 22e, me rappelant, qu'il y a là l'église St-Vincent de Paul, j'entends la messe du samedi pour le lendemain, vu que je suis ensuite à la Cie hambourgeoise, échange mon coupon de voyage, je prends des mandats à la Cie d'express Américaine, puis j'arrête chez notre courtier en café, et à la bourse des cafés de N.-Y., pour avoir les dernières cotes. A midi je suis le premier passager rendu sur le paquebot, pour une fois je suis surpris de moi. Cet aveu doit faire plaisir à mon ami Authier. A deux heures, nous détachons les amarres, un dernier

adieu à la métropole américaine; à un mille de la ses gratte-ciel me font déjà l'effet des grandes cheminées. Nous passons la statue de la Liberté, Sandy Hook et mettons le cap sur les Indes Occidentales.

Sur le paquebot, tout alla bien; comme je suis un bon marin (je n'avais pas de restitution à faire). Mon compagnon de chambre qui aime les belles étolles me laisse l'usage de la cabine et je suis le premier dans la salle à manger. Après une journée, nous sentons déjà, la douce brise des tropiques et nous sommes soumis au régime des fruits. Le troisième jour nous revêtons les costumes blancs et l'on dira encore que je sois noir! Je passe un temps à lire un voyage aux tropiques par l'abbé Ballargue; et un ouvrage sur le café, ne voulant pas paraître "trop green" rendu dans ses parages. Les passagers sont tous des Américains ou à peu près. Il y a deux docteurs!!! un morphinomane endurci parmi eux. J'étais un peu inquiet, mais le croiriez-vous, de la part de deux docteurs, mais le croiriez-vous, de la part de la plus belle moitié du genre humain. J'ai beau lier conversation avec ces groupes; je ne prends pas, c'est assommant. Je me mis à regretter mon voyage. Advers, bidon et bidon, au pied des montagnes disais-je: les Européens, ils comprennent le français au moins!!! Ce que je reproche à ces Américains, c'est de se croire la race supérieure, enfoncés les Ontariens. Je n'aimais pas le capitaine qui n'avait ni mot, ni geste, ni geste, ni geste, c'était le docteur! Je crois le revoir en la personne du médecin du Cercle Olier. Je le saluais toujours en français et j'en fus vite récompensé, car il me présenta son voisin qui était beaucoup d'années nos. Les tenants entre eux, veni mon ami et sut me réconcilier avec les dames américaines.

Le septième jour, nous étions rendus à destination. Nous entrions entre deux pointes de terre, sur l'une était jadis la demeure de l'illustre L'île-Royale, un grand commerce de pirates, de ces terribles boucaniers qui infestèrent la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique. Un tremblement de terre la fit glisser dans la mer, il y a près de deux cents ans. Nous cotoyons au large de deux îles et au fond, au pied des montagnes nous apercevons Kingston. Penchés sur le bastingage, nous avons hâte de toucher au terme de notre voyage et moi, je vois des plantations de café. De grands oiseaux, passent sur nos têtes avec des cris lugubres, ce sont de vrais cris de danger de l'île. En effet, ce sont eux qui mangent tous les déchets et les chagrines, aussi est-il défendu de les tuer.

Au moment d'accoster, des petits noirs, à qui nous jetons des pièces de dix sous, ploient en nous montrant à l'endroit où il faut aller. Les petites, quelles binettes, impossible de ne pas riser. La passerelle placée, nous descendons et aussitôt les formalités de la douane remplies, chaque groupe se dirige vers son hôtel. Le côté agréable, c'est qu'ils ont tout un beau jardin qui est dressé à la table à manger. Avec mon Vénézuélien et quatre autres compagnons, nous prenons l'omnibus du Parc Lodge, un des premiers hôtels de la ville. C'est une ancienne résidence au milieu d'un magnifique jardin. Les chambres des pensionnaires sont descendues sur deux étages construits dans le jardin; pour aller à manger nous avions un kiosque. Pour menu un peu de viande et des oranges, bananes, ananas et autres fruits des tropiques en abondance; et du bon café quel qu'il soit, ça va très bien. Je n'ai pas de bon pain où tous les matins, chacun va se plonger.

Après le déjeuner, je me mets immédiatement aux affaires. Débarqué du navire, j'avais remis au su d'un ami, un certain M. CANADIAN "WAREHOUSE", j'y arrête, c'était un compatriote de Montréal, un M. Vipond, frère du médecin de même nom, que j'ai croisé depuis. Je vais ensuite m'inscrire chez le commissaire du Canada où il fait de mes intentions il me montre quelques cafés, me donne la cote et m'indique les meilleures maisons de cafés, j'avais déjà obtenu quelques renseignements de mon ami l'izon qui m'avait fait un voyage de repos l'année précédente j'arrête à la première sur mon chemin. Je suis entouré d'une foule de gens associés des deux côtés d'une de ces familles françaises, qui durent fuir la révolution des noirs d'Haïti. Outre le avantage de faire des bonnes affaires, j'eus le plaisir d'être reçu plusieurs fois dans cette excellente famille. Je me suis inscrit au club Saint-André de Kingston; je visitai, durant mon temps de séjour l'île entière, moins la pointe ouest. Port Antoine avec son bel hôtel; le district de St-Anne, grenier de la Jamaïque; Spanish Town, la capitale, la capitale, les Espagnols, je me suis aperçu de la découverte de l'Amérique. La cathédrale de cette ville et celle de Kingston furent jadis des temples catholiques. Le plancher des églises est recouvert de pierres tombales avec inscriptions coutumes encore conservées.

L'île de la Jamaïque à la forme d'un triangle et comme ses sœurs, elle est une montagne émergee des flots. Ces îles des Antilles sont d'anciens volcans et situées sur la zone volcanique, avec les tremblements de terre y sont-ils très fréquents. Pour éviter tout danger, les maisons sont construites en bois, à un ou deux étages, jamais plus. La partie centrale de ces maisons se compose d'une seule pièce et la galerie supérieure contient les chambres à coucher, les toilettes, la cuisine, les cuisines, les cuisines, les cuisines. Je ne saurais vous décrire la faune de la Jamaïque, mes connaissances en botanique ne me le permettent pas; cependant laissez-moi vous dire que le palmier royal et le cocotier me pla-